

Homélie du 12 décembre 2010 3^{ème} dimanche de l'Avent A
Is 35, 1-6a+10 Jc 5,7-10 Mt 11,2-11

Pour ne pas vous lasser, je vais vous rappeler, mais dans le désordre, les trois suggestions de l' Avent :

- 1) regarder chaque dimanche comme une mini-retraite, et prier un petit plus qu'à l'ordinaire,
- 2) lire, au cours de la semaine qui s'ouvre, l'évangile de dimanche prochain,
- 3) et enfin faire de l' ACCUEIL le pivot de notre réflexion et de notre action concrète.

Dimanche dernier, j'ai essayé de méditer sur le sens de l' Accueil réciproque : accueillir, mais aussi se laisser accueillir. Aimer, mais aussi se laisser aimer. Rendre service, mais aussi accepter de demander service. Car notre Dieu - lui qui n'a besoin de rien - accepte, par amour et respect à notre égard, d'être comme un pauvre qui attend de nous une réponse.

L'évangile d'aujourd'hui - tiré de St Matthieu puisque nous sommes dans l' année A - met en lumière les relations entre Jésus et Jean-Baptiste. Jean-Baptiste est en prison sur ordre du prince Hérode, un des fils de Hérode le Grand. Cet emprisonnement se terminera tragiquement : Jean sera décapité. Que se passe-t-il pour nous dans les moments difficiles de notre vie ? Nous nous posons des questions sur notre foi. C'est ce qui se passe pour Jean : lui qui avait si magnifiquement désigné son cousin comme le Messie attendu, se demande, maintenant, s'il ne s'est pas trompé. Et pourtant, Jean n'est pas n'importe qui : « *Parmi les hommes, il n'en a pas existé de plus grand* » dit Jésus. Pour trouver des réponses à sa question, Jean envoie plusieurs de ses disciples auprès de Jésus pour lui demander s'il est bien le Messie attendu depuis des siècles. C'est LA question fondamentale de l' Evangile. Une question qui n'a pas fini de se poser; il y a peu, un nouveau livre portant sur la personne de Jésus a défrayé la chronique. Un de mes professeurs de séminaire disait que l' Evangile pouvait très bien être lu comme un livre politique; mais, ce qui le sauvait de cette lecture, c'est la question mille fois posée sur la personne de Jésus : « *Qui est cet homme ?* »

La réponse de Jésus est aussi importante et intéressante que la question. Il aurait pu répondre par une citation des Ecritures. Il aurait pu répondre par un acte d'autorité divine, un miracle, un signe ou quelque chose d'approchant. Il répond en faisant appel à l'expérience des disciples de Jean et à leur intelligence : « *Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez ...* » Ils voient des boiteux remarcher, des aveugles voir à nouveau, des sourds entendre, des lépreux guérir, des morts revenir à la vie.

Mais, tout cela, d'autres l'ont vu. Jean et ses disciples ne sont pas les seuls à avoir constaté cela. Comment se fait-il, alors, que tous les contemporains de Jésus ne l'aient pas suivi ? Vous le savez par expérience : on ne voit que ce qu'on veut bien voir. Exemples : on accuse les Papes de ne pas accepter le préservatif, sans se rendre compte des efforts énormes déployés par l'Eglise, ne serait-ce qu'en Afrique, pour accueillir et soigner les sidéens; on critique les richesses du Vatican sans voir que l' Eglise s'est engagée, depuis longtemps dans la défense des indiens pauvres du Brésil et d'Amérique du Sud, et la promotion des droits de l'homme; on reproche à l'Eglise sa rigidité morale et on ignore la richesse de sa doctrine sociale.

Que ce soit du temps du Christ où de notre temps, les signes de la foi sont de même nature : lorsque l'homme est rendu à sa dignité, le Messie est dévoilé et annoncé. Cela me rappelle une phrase du Père Varillon qui disait : « *Dieu divinise ce que l' homme humanise.* » Chaque fois qu'un homme, fut-il athée, recouvre sa dignité, Dieu est présent. Il est indispensable que chacun de nous, à sa façon et selon ses forces, il est indispensable que nous nous battions pour que les aveugles soient rendus à la lumière, pour que les boiteux marchent, pour que les lèpres de toutes sortes soient vaincues, toutes les maladies combattues. Nous devons nous mobiliser contre la pauvreté sous toutes ses formes. La pauvreté n'est pas une bonne chose; encore moins la misère. Le combat pour la justice est au cœur de notre foi chrétienne. Comme le dit Isaïe dans notre première lecture, il nous

faut fortifier les mains défaillantes, affermir les genoux qui fléchissent.

Paradoxalement, c'est pourtant par les pauvres que notre Dieu se dévoile le mieux. Pourquoi? Simplement parce que les pauvres de tous genres sont mis de côté, sont délaissés, parfois méprisés, ignorés. Or, personne ne laisse notre Dieu indifférent. Voilà pourquoi il éprouve comme une préférence pour les pauvres. En Jésus, il s'est fait pauvre lui-même; il s'est dépouillé de puissance, *se faisant obéissant, et obéissant jusqu'à la mort*, comme l'écrit St Paul. C'est aux pauvres que l'Évangile, la Bonne Nouvelle, est annoncée.

Si Jésus est né pauvre, ce n'est pas pour nous faire la leçon; c'est pour mieux nous parler de son Père. Dieu est LE pauvre par excellence, lui qui n'a rien, qui ne se définit pas par ce qu'il A mais par ce qu'il EST. Si Jésus est né pauvre, c'est pour nous dire la vraie richesse de son Père. Si la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres de tous genres, c'est parce qu'ils sont la figure humaine la plus authentique de Dieu. Il y a deux ans, j'ai participé à la grande fête qui a marqué le 45^{ème} anniversaire de la création de l'Arche de Jean Vanier. L'Arche est d'inspiration catholique, mais des personnes et des assistants d'autres religions y sont présents. Je me souviens d'avoir entendu le témoignage d'un assistant de religion juive qui a dit à peu près ceci : « Quand on dit que Dieu est pauvre, il ne s'agit pas d'une caractéristique parmi d'autres qui seraient sa justice, sa bonté, sa grandeur. La pauvreté est la plus importante et la plus profonde description de Dieu. »

Si cela est vrai - et je pense que ça l'est - alors il est évident que seuls ceux qui reconnaissent leurs pauvretés pourront entendre la Bonne Nouvelle. Car nous portons en nous une part de pauvreté. Il y a, non pas parmi nous, mais en chacun de nous, une part d'aveuglement, une part de claudication, une part de lèpre, une part de surdité. Peut-être même, à certains égards, une part de mort ! Accueillons cette part, non pas par je ne sais quelle morbidité, mais par lucidité spirituelle. Si un psychologue disait cela, nous penserions : « Qu'il a raison ! » Il suffit qu'un prêtre dise la même chose pour penser que c'est morbide. C'est tout simplement du bon sens : aucun être ne peut se développer s'il ne reconnaît ses limites, ses failles, ses erreurs. De la même façon, aucun d'entre nous, s'il n'accueille pas la part d'ombre qui l'habite, ne sera jamais en mesure d'être touché par la Bonne Nouvelle. Les pauvres ne sont pas à l'extérieur de cette église. Nous en faisons partie. Nous sommes en même temps riches et pauvres. Cette pauvreté est précieuse : elle nous empêche de nous refermer sur notre richesse. Cette pauvreté est précieuse : elle nous permet de mieux ressembler à notre Dieu.

En nous accueillant nous-mêmes, tels que nous sommes, nous nous mettons dans la situation d'accueillir notre Dieu comme il a souhaité être accueilli : non pas comme un homme aux vêtements luxueux qui vit dans un palais royal, mais comme un pauvre, né d'une pauvre famille, au fin fond d'une pauvre province de l'immense empire romain.

C'est ainsi qu'il vient à nous : « *Voici votre Dieu ... il vient lui-même et va vous sauver. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles et les oreilles des sourds. Alors le boiteux bondira comme un cerf,* » comme l'écrit Isaïe et comme les acteurs de « Ourra » ont le plaisir de l'affirmer sur scène !